

L'ÉMIGRATION EN AMÉRIQUE DES JUIFS DU PAYS DE PHALSBOURG

C'est au cours de recherches récentes sur l'émigration en Amérique dans l'arrondissement de Sarrebourg que j'ai constaté que, dans les localités où existait une communauté juive, on trouvait beaucoup de ses représentants parmi ceux qui quittaient la France. Dans tous les cas même, le nombre des émigrants israélites était, toutes proportions gardées, beaucoup plus élevé que celui des non-juifs⁽¹⁾.

J'avais utilisé les séries complètes des listes de tirage des conscrits, en l'absence de demandes de passeport, dont il ne subsiste que quelques exemplaires dépareillés pour le département de la Meurthe.

C'est ce même matériau qui a servi de base au présent travail. Les listes ont été dépouillées pour la période 1830-1870. Elles ne prennent en compte, naturellement, que les jeunes gens susceptibles d'être enrôlés, c'est-à-dire ceux ayant atteint leur vingtième année. Il est facile de comprendre qu'il n'est pas possible, à partir de ces documents de faire une estimation du nombre total des émigrants. En revanche, les états utilisés fournissent des renseignements précieux sur l'identité des conscrits absents, parfois sur l'époque de l'émigration et la destination choisie, enfin ils précisent toujours si le jeune homme est parti avec sa famille ou seul (c'est-à-dire sans ses parents).

L'émigration lorraine au XIX^e siècle

C'est dans la seconde moitié de la décennie 1820-1830 que les Lorrains commencent à émigrer en Amérique, alors que leurs voisins Alsaciens s'y rendent déjà au moment de la disette de 1816-1817. Imitant les Allemands de la Prusse Rhénane et les Luxembourgeois, ils choisissent le Brésil en 1828 puis, dès l'année suivante, le gros du courant migratoire se dirige vers les Etats-Unis qui constituent pendant tout le XIX^e siècle le refuge par excellence.

Comme dans toute l'Europe du nord-ouest, les émigrants sont particulièrement nombreux lorsque la conjoncture est défavorable. Dans l'engrenage habituel se succèdent des intempéries, de mauvaises récoltes, l'élévation du prix des subsistances qui déclenche l'exode. On observe ainsi une première vague d'expatriations dans les années 1830-1833, puis une autre en 1846-1850, à l'occasion de la crise économique et de la maladie de la pomme de terre. Sous le Second Empire, la fièvre reprend en 1853-1855, au moment de la guerre de Crimée et de la dernière épidémie de choléra. Puis, jusqu'à la guerre de 1870, le

1) Camille MAIRE, « Conscrits en Amérique : le cas de l'arrondissement de Sarrebourg (Meurthe), 1829-1870 », *L'émigration française, études de cas*, Paris, Publ. de la Sorbonne, 1985, pp. 211-232.

mouvement continue avec des hauts et des bas, sans que les maxima atteignent jamais les chiffres enregistrés au cours des crises précédentes. Enfin, l'annexion et l'option provoquent un nouvel exode, surtout vers les départements voisins, mais aussi en direction des lieux d'installation traditionnels, outre-Atlantique.

L'émigration lorraine est une «émigration de la misère»; mais il faut nuancer l'expression, car les plus pauvres, ceux qui n'ont rien, ne partent pas; ils sont incapables de payer le prix du voyage. Si l'on excepte la période 1850-1852 qui fait suite à la découverte de l'or en Californie (en janvier 1848, rappelons-le), les voyageurs pour l'Amérique sont en majorité des personnes de condition modeste, originaires des campagnes, dont le but maintes fois avoué est d'améliorer leur sort dans une nouvelle patrie libre, riche et accueillante.

Le voyage jusqu'au port du Havre se fait en charrette dans les premiers temps; en train après l'ouverture de la ligne Strasbourg-Paris, en 1852. Les moins démunis partent avec femme et enfants, après avoir entassé leur maigre bagage sur la gimbarde. Les hommes qui n'ont pas de moyens suffisants partent seuls et gagnent en quelques mois, voire quelques années, le prix du voyage de l'épouse et des enfants qui les rejoignent plus tard. Enfin, des jeunes, filles et garçons, s'en vont sans leurs parents parce que, membres de familles nombreuses, ils ne trouvent pas sur place la terre ou le travail qui pourraient les faire vivre.

Dans notre province, ce sont naturellement les régions de forte natalité qui constituent les foyers d'émigration les plus actifs. Les campagnes des arrondissements de Sarreguemines et de Sarrebourg, aux sols peu fertiles, et à un degré moindre celles du nord de l'arrondissement de Château-Salins et des pays de la Nied. Il est important de signaler, en outre, que ces zones abritent en majorité des populations de parlars germaniques ce qui a amené certains contemporains à conclure que l'émigration était le résultat d'une propension naturelle de la «race allemande» à courir le monde. Sans aller jusque là, on peut quand même admettre l'influence de la contagion; en effet, les régions délimitées plus haut sont toutes limitrophes de l'Allemagne ou de l'Alsace, où la «fureur d'émigration» s'est déclarée d'abord et d'où elle a gagné la Lorraine. Le pays de Phalsbourg, voisin de l'Alsace Bossue où l'émigration est endémique n'échappe évidemment pas à la maladie.

La population juive de Phalsbourg et des environs

Au début de la Restauration, la population de la Meurthe comprend environ 3500 juifs répartis en de nombreuses communautés, les plus nombreuses à Nancy, Lunéville, Lixheim et Phalsbourg où se trouvent des synagogues. Dans l'arrondissement de Château-Salins, ils sont implantés à Maizières, Delme, Dieuze, Moyenvic. Plus près d'ici,

il y en a à Sarrebourg et aux environs, à Imling, Langatte, Fénétrange, à Schalbach, Bourscheid et Mittelbronn.

Un recensement d'avril 1808⁽²⁾ révèle qu'ils sont 220 à Phalsbourg. En 1821, sur 626 feux il se trouve 38 familles israélites. C'est une proportion inférieure à 10 %. A Lixheim, ce pourcentage est plus élevé puisque, à la même époque, la communauté juive est forte de 30 familles sur 200, ce qui représente à peu près 15 % de la population totale. Les protestants sont encore plus nombreux avec 1/5^e des foyers.

Vers le milieu du siècle, au recensement de 1846⁽³⁾ et si mes comptes sont exacts, il y aurait eu, à Phalsbourg, 215 israélites répartis en 40 familles, toutes installées dans la ville même (on n'en compte aucun dans ce qu'on appelle «la Banlieue», aux Trois-Maisons, à Bois-de-Chênes et à Buchelberg). C'est donc une communauté assez stable qui forme 1/10^e de la population de la ville et 6 % de l'ensemble des 3634 habitants. Proportionnellement, la communauté de Lixheim reste plus forte : 176 personnes, soit près d'un habitant sur cinq. Il y a 24 ménages israélites à Mittelbronn (14 % du total) et leur concentration est encore plus forte à Bourscheid où ils sont 20 %. Au total, dans les quatre localités, quelque 600 personnes. Toujours à la même époque, on remarque que, chez les israélites, les familles nombreuses ne sont pas rares. A Phalsbourg par exemple, il y a 14 ménages à 4 enfants ou plus. Deux ont six enfants, deux 7, un autre 8. Nathan Isaac Salomon et sa femme Véronique Franck, âgés de 41 et 38 ans, élèvent 12 garçons et filles âgés de 2 à 15 ans ! Quantitativement, les juifs forment donc une minorité importante dans cette région. Ils jouent aussi un rôle considérable dans la vie économique du pays.

Les juifs et leurs activités

Au XIX^e siècle, la masse des chefs de famille israélites vit du commerce, comme naguère. On note cependant, comme le sous-chef de la préfecture de Nancy dès 1821, que «cette portion de citoyens s'attache davantage au sol et (certains) deviennent propriétaires et ne font plus consister leur existence dans des professions purement mercantiles». L'enquête préfectorale de 1808 recense deux jeunes apprentis chez le cordonnier Maurer et quatre autres qui sont placés chez des menuisiers et des tailleurs. David Moysé est pharmacien à la Grande Armée et Jacob Israel infirmier.

En 1850, la distribution des professions est à peu près identique à Phalsbourg et à Lixheim. Les artisans y sont toujours l'exception : on ne trouve qu'un cordonnier à Phalsbourg et un tonnelier à Lixheim. La

2) A.D. Mos. 1 Mi 253/1. Rapport du sous-préfet de Sarrebourg au préfet, 8 juin 1808.

3) A.D.M.-M. 6 M 90.

presque totalité des revenus provient donc du négoce. Il est parfois difficile de se représenter ce que recouvrent exactement les termes de commerçant, marchand et négociant. D'une manière générale, notre optique de fin du XX^e siècle nous incite à voir plus grand que la réalité du temps. En fait, on peut compter sur les doigts d'une main les commerçants juifs phalsbourgeois réellement fortunés. A part la pléthore des marchands de bestiaux qui apparaissent dans les recensements sous des appellations variées : marchands de bétail, marchands de vaches, de veaux ou de chevaux..., qui représentent, par exemple, plus de la moitié des professions des juifs de Mittelbronn, on mentionne des colporteurs, des fripiers, des brocanteurs et autres marchands de fer ou de farine. Quelques-uns s'adonnent à des activités qui touchent à l'alimentation et ressortissent aussi au commerce : Phalsbourg et Lixheim ont chacune un boucher et un cabaretier, et un brasseur est installé à Lixheim. Dans la finance, il faut citer quelques agents d'affaires et courtiers et, pour compléter le tableau, au service de la communauté, le rabbin, les chantres et les instituteurs.

Une telle concentration de commerçants, en particulier de marchands de bestiaux, suppose que leur profession s'exerce aussi hors du cadre des localités de résidence. Ils sont pratiquement tous ambulants. Il est difficile de cerner avec précision l'aire géographique où ils s'activent mais elle déborde largement sur les cantons voisins, en Lorraine mais aussi en Alsace. Des sondages opérés dans les minutes des justices de paix de Lorquin et de Réchicourt-le-Château (celles de Phalsbourg sont perdues) montrent à quel point les marchands de bétail opèrent loin de leurs bases⁽⁴⁾. Si les cantons de Lorquin et de Réchicourt sont le terrain de prédilection des trafiquants de Sarrebourg et d'Imling, ou y rencontre également d'autres marchands juifs venus de Gosselming, de Vergaville, de Gelucourt et même de Romansviller. Les affaires qui se plaident sont presque toutes le résultat de dettes impayées, à la suite, soit de la vente d'un animal domestique, soit de prêts en espèces. Le prêt à intérêt est une des activités annexes des marchands, c'est certain. Mais on doit à la vérité de dire qu'ils ne sont pas les seuls prêteurs. De riches propriétaires, souvent fonctionnaires à la retraite comme l'huissier Devoge, de Lorquin, arrondissent leurs revenus par ce moyen qui n'a rien, en soi, de répréhensible.

Citoyens à part entière, les israélites participent à l'administration de leur cité qui envoie régulièrement plusieurs des leurs siéger au conseil municipal. En 1856 par exemple, un certain Lippmann est adjoint au maire et deux autres juifs sont conseillers⁽⁵⁾.

Il ne faudrait pas en conclure qu'une harmonie parfaite préside aux rapports entre ce qu'on appelle encore « la secte juive » et le reste de la

4) Justice de Paix de Lorquin, A.D. Mos. 22 U 10 (1831-1835), 22 U 13 (1847-1852); de Réchicourt-le-Château, 29 U4 (1840-1854); de Sarrebourg, 33 U 38 (1847).

5) Voir *Annuaire de la Meurthe*, par exemple, 1839 p. 78; 1847 p. 89; 1856 p. 126.

population. C'est que quelques-uns sont suffisamment riches pour que leur fortune suscite les jalousies. On les accuse de se livrer à l'usure, ce que réfute le sous-préfet de Sarrebourg en 1808, en contradiction avec le recensement qui accompagne son rapport. En effet, dans la colonne «moyens d'existence» des chefs de famille, figure plusieurs fois la mention «usure». Tous les juifs, écrit le même fonctionnaire, «ont, sous le rapport social, quelques reproches à se faire», sans préciser lesquels⁽⁶⁾...

Les juifs sont aussi soupçonnés de frauder pour se soustraire au service militaire. On trouve à ce sujet, dans *Le Blocus* d'Erckmann-Chatrion, une scène significative au cours de laquelle le fripier Frichard dénonce son concurrent Moïse au commandant de la place : «C'est Moïse, s'écrie-t-il, le juif Moïse, colonel, qui a fait partir ses deux garçons pour l'Amérique, l'aîné serait au service»⁽⁷⁾. Qu'en est-il de cette accusation ? Il est certain que ce n'est pas de gaieté de cœur que les jeunes israélites envisagent la perspective de sept années de service militaire. Quand ils le peuvent, ils achètent un remplaçant ou, plus tard, versent le prix de l'exonération. Mais cette fuite devant la conscription est largement répandue dans toute la population; si bien que l'on peut affirmer qu'à fortune égale, les juifs ne sont pas plus coupables de «désertion anticipée» que leurs concitoyens des autres confessions.

Ce climat de suspicion débouche, au moins en une occasion, sur une explosion violente. Un mois après les journées révolutionnaires de février 1848 qui ont chassé Louis-Philippe de son trône, dans la soirée du dimanche 26 mars, une horde de 200 hommes surexcités, venus des villages voisins, se dirigent vers Lixheim dans l'intention de faire un mauvais sort aux juifs du village. Un moment arrêtée par le curé de Vieux-Lixheim qui réussit à en détourner un certain nombre de leur projet, la foule en colère entre dans Lixheim. Armés de haches et aux cris de «A bas les juifs !», les émeutiers saccagent la synagogue, puis s'attaquent aux maisons des israélites qui se sont réfugiés dans les caves. Ils sont arrêtés à l'entrée de la rue de la Monnaie par deux citoyens courageux, le père et le fils Jespère qui leur barrent la route armés de fusils. Il n'y avait que deux maisons juives dans cette rue, celle du marchand Lion Samuel et du brasseur Jacob Bloch. Impressionnés par la détermination des deux hommes, le groupe finit par se disperser. Les gendarmes de Phalsbourg, Sarrebourg et Fénétrange arrivent sur les lieux, trop tard⁽⁸⁾.

Les débordements de Lixheim ne sont pas un cas isolé. Une semaine plus tôt on a également signalé des «démonstrations hostiles

6) Voir note 2 *supra*.

7) Camille MAIRE, «Erckmann-Chatrion, l'Amérique et les émigrants», *Revue Lorraine Populaire*, avril 1985, pp. 166-167.

8) *Gazette de Metz* (d'après l'*Espérance*, de Nancy) du 2 avril 1848, p. 2 - A.M. Lixheim, rapport du 26 mars 1848.

aux israélites» à Grosbliederstroff, en Moselle, et tout près d'ici, des scènes analogues à celles de Lixheim se déroulent à Savene où la populace obtient même, les 2 et 3 avril, la libération d'individus emprisonnés pour des «violences commises contre les juifs»⁽⁹⁾.

Les juifs et l'émigration

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que beaucoup d'israélites aient considéré l'émigration comme le moyen le plus efficace d'échapper à une situation pour le moins précaire et à un avenir tout aussi incertain. Quelques jours après le pogrome de Lixheim, un journal nancéien écrit d'ailleurs, sans doute avec un peu d'exagération : «aujourd'hui, il y a émigration presque générale»⁽¹⁰⁾.

Comme tous les Européens de l'époque, les juifs se font de l'Amérique une image qui tient beaucoup plus de la légende que de la réalité. La nouvelle de la découverte de l'or dans les montagnes de Californie ne fait que renforcer leur rêve tout en dépréciant leur condition du moment. «L'Amérique, affirme un guide pour émigrants publié à Lausanne en 1849, l'année où la découverte de l'or est annoncée dans la presse de notre région, est le pays libre par excellence, et les israélites ne peuvent vivre nulle part aussi paisiblement qu'ici; il n'y a plus de préjugés contre eux; personne ne songe à leur faire un reproche de ne connaître que l'Ancien Testament; il sont citoyens, peuvent remplir tous les emplois publics, et ne sont en un mot ni plus ni moins considérés que le grand nombre des habitants des Etats-Unis»⁽¹¹⁾. La richesse du Nouveau Monde, les perspectives illimitées qu'il offre aux nouveaux venus, l'absence de toute discrimination promise à tous, voilà bien la force d'attraction à laquelle peu de jeunes israélites ont envie de résister, car elle se combine à leur désenchantement pour les pousser vers les ports et, au-delà de l'Océan, vers une nouvelle Terre Promise. La métaphore devait être rappelée, même si elle est un peu forcée.

L'émigration impliquant des dépenses non négligeables, les membres des communautés juives se cotisent pour faciliter le départ des plus désargentés. Ainsi, dans les années 1850, un journal allemand rapporte le passage en Saxe «d'un convoi de 33 pauvres émigrants israélites se rendant en Amérique aux frais de leurs riches coréligionnaires; ils étaient, précise encore l'article, si démunis, que leurs habits leur avaient été fournis par la communauté»⁽¹²⁾. En France, en 1864, le président de

9) *Id.*, 29 mars 1848, p. 2 et 7 avril 1848, p. 2.

10) Voir note 7 *supra*.

11) *Guide des émigrants aux Etats-Unis de l'Amérique du Nord ou description des divers états de l'Union Américaine*, Lausanne, 1849, p. 114.

12) Coupure de journal (années 1850); papiers Jules Duval, Dossier C. 2, Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron, Rodez.

la communauté israélite du Havre signale, à l'appui de sa demande d'une subvention pour payer un rabbin, qu'«il était juste que la ville fit quelques sacrifices pour sa communauté, attendu que tous les israélites du Havre participent aux charges de la cité (et) qu'il n'y a pas parmi eux de nécessiteux parce que, lorsqu'il s'en présente, la communauté leur facilite immédiatement les moyens d'émigrer pour les Etats-Unis»¹³). Dans ces deux cas particuliers, on est bien en présence d'une émigration de la misère.

Les juifs interviennent aussi, si l'on en croit les autorités, pour faciliter l'émigration des non-juifs. Ce sont eux, écrit Michelet renseigné par un Alsacien, qui achètent les biens de ceux qui s'expatrient. Plus grave, on leur fait grief de prêter de l'argent aux émigrants étrangers surtout Allemands pour leur permettre de présenter les sommes exigées par les règlements pour pénétrer en France... et de récupérer l'argent une fois que les voyageurs ont subi le contrôle. L'accusation est formulée, et répétée, maintes fois par les commissaires de police de Forbach et de Wissembourg au cours des années 1830. Vingt ans après, la question est encore évoquée par le consul suisse au Havre qui écrit : «Là où, comme à Forbach, on continuait à demander la présentation d'une somme d'argent, des juifs se présentèrent pour moyennant rétribution, prêter la somme nécessaire et la reprendre, quand la frontière était franchie»¹⁴).

Les Français, eux, ne sont pas astreints à la justification d'une somme minima pour s'expatrier; la seule obligation est la possession d'un passeport délivré par le préfet. Les demandes ne sont malheureusement pas parvenues jusqu'à nous, je l'ai déjà signalé. Dans les listes de tirage utilisées on trouve, pour Phalsbourg, 50 conscrits absents en Amérique au cours de la période 1830-1870. 36 d'entre eux sont partis sans leurs parents, les 14 autres ont émigré avec leur famille. A Lixheim, les 29 absents sont tous des émigrants isolés alors qu'à Mittelbronn ce type d'émigration représente 71 % du total des partants.

A Phalsbourg, 45 % des absents en Amérique sont des israélites. Cette proportion est de 69 % à Lixheim et de 29 % à Mittelbronn. Nous ne sommes renseignés que dans 14 cas sur la destination choisie par ces émigrants : 13 déclarent se rendre en Californie (plus précisément à San Francisco), un seul opte pour New York qui n'est peut-être, d'ailleurs, qu'une étape vers une destination plus lointaine.

Toujours en ce qui concerne les israélites, les dates de départ connues -27- s'échelonnent entre 1843 et 1865; 22 jeunes gens seraient partis entre 1849 et 1857, et la moitié de ceux-ci au cours des trois années

13) Délibérations du Conseil Municipal du Havre, séance du 24 mars 1864. Registre n° 26, f° 265.

14) MICHELET, *Le peuple* (1847), Chap. «Servitudes du paysan».

Par exemple : commissaire de police de Forbach au préfet, 12 mars 1837 et 25 mai 1838, A.D. Mos. 89 M 1 bis; sous-préfet de Wissembourg au préfet, 5 avril 1833, A.D. Bas-Rhin 3 M 704.

1853, 1854, 1855. Trois frères Weill, par exemple, qui font partie d'une famille de huit enfants, fils de l'agent d'affaire David Weill et de Sophie Aron, quittent Phalsbourg entre 1853 et 1860. Autre exemple, celui des frères Coblentz, de Lixheim, qui émigrent, l'aîné en 1854, les trois autres en octobre 1857.

Caractères de l'émigration juive phalsbourgeoise

De ce qui précède, on peut dégager les caractères spécifiques de l'émigration des israélites dans la région de Phalsbourg :

1. C'est une émigration individuelle. Alors que dans l'émigration lorraine en générale on trouve côte à côte les deux types d'expatriation, familles et isolés, les juifs de notre région émigrent sans leurs parents. C'est d'ailleurs un trait qui se trouve confirmé dans l'émigration juive mosellane. A Frauenberg par exemple, tous les émigrants, filles et garçons, sont des isolés; il en va de même de ceux de Metzervisse, d'Ennery et de Puttelange.

2. C'est une émigration de jeunes. Si l'on prend comme éléments de comparaison l'ensemble des émigrants de la Moselle, on s'aperçoit que 42 % d'entre eux ont plus de 30 ans, ce qui est considérable. Dans la région au contraire, la plupart des israélites qui s'expatrient n'ont pas atteint l'âge du service militaire est les autres ont moins de 25 ans. La jeunesse des émigrants est une caractéristique que l'on retrouve à nouveau chez les émigrants juifs originaires de la Moselle. C'est ainsi que la moyenne d'âge des brodeuses et couturières de Frauenberg ne dépasse pas 21 ans. Il n'est pas rare de rencontrer de très jeunes voyageurs pour les pays lointains, comme Marx Lévy, de Wiesviller; à 14 ans, il se rend au Texas en 1860. Moïse Kahn, de Phalsbourg, entreprend le voyage de San Francisco à 15 ans, en décembre 1859. Sur le trois-mâts américain *John Hancock* qui quitte Le Havre en novembre 1854 à destination de La Nouvelle-Orléans, se trouvent Léon Lévy, 16 ans, de Lixheim, accompagné de sa sœur Mélanie, 19 ans et de Gabriel Kling, 18 ans, également de Lixheim⁽¹⁵⁾. On pourrait multiplier les exemples.

3. C'est une émigration relativement tardive. Tandis que dans cette région, de nombreuses familles vendent leurs biens pour s'exiler, dès 1828-1829, le premier émigrant juif n'est repéré qu'une quinzaine d'années plus tard et le gros de l'émigration a lieu dans les premières années du Second Empire.

A Phalsbourg, une famille Friant aurait même quitté le pays dès 1817. On trouve trace également d'un couple Bauer parti pour l'Améri-

15) Camille MAIRE, « Les passagers du *John Hancock* », *Revue Lorraine populaire*, août 1984, pp. 244-246.

que en 1829 et trois autres familles (Antony, Reimel et Provincial) en 1831. Un jeune émigrant de la région de Landau qui s'embarque en juillet 1830 sur le voilier américain *Olympia*, écrit dans son journal que dans l'entrepont, ses voisins étaient une famille «de Phalsbourg en Alsace», composée des parents et de deux enfants de 3 à 5 ans.

4. Enfin, comme dernière marque de l'émigration israélite, il faut signaler l'existence de filières familiales qui facilitent le voyage et surtout l'installation aux Etats-Unis. C'est l'aîné des garçons qui part le premier, en éclaireur pourrait-on dire, et qui, le terrain reconnu, fait venir auprès de lui les cadets. A la génération suivante, se sont souvent les oncles qui appellent leurs neveux. J'ai déjà cité le cas des frères Coblenz, de Lixheim. Dans sa thèse, François Roth mentionne l'exemple des israélites de Schalbach, dont 13 au moins, âgés de 15 à 21 ans, émigrent entre 1877 et 1893. Deux frères Jacob, Michel et Meyer, vont retrouver leur frère déjà installé à la tête d'une affaire à Oakland (toujours en Californie) et un frère des précédents, Joseph, s'en va plus tard rejoindre un oncle commerçant à Phœnix dans l'Arizona.

Cette manière de faire n'est pas l'exclusivité des émigrants juifs. C'est un système naturel, largement répandu chez tous ceux qui partent et qui diminue les risques. Il explique les concentrations de Français dans certaines régions des Etats-Unis. Je citerai pour mémoire les comtés du sud de l'Illinois, près de Saint-Louis, où se retrouvent de nombreux émigrants originaires du canton de Sarrebourg... Mais il semble que les juifs aient utilisé le procédé d'une manière constante, même exclusive, si bien que l'on peut dire que, mis à part les pionniers, les jeunes israélites émigrent toujours à coup sûr : ils savent où ils vont et les problèmes d'adaptation sont, pour eux, réduits au minimum.

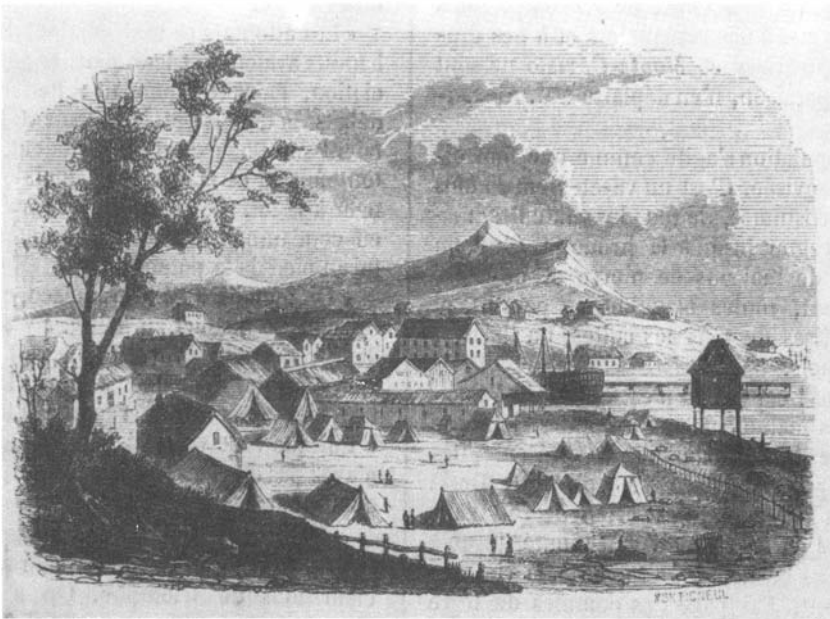
Par bien des côtés, l'émigration des israélites se compare à celle d'une autre minorité religieuse présente dans notre région, les anabaptistes ou mennonites. Non-violents et de ce fait opposés à la conscription, les jeunes anabaptistes émigrent volontiers avant l'âge fatidique de 20 ans. A la différence des juifs cependant, ils s'expatrient aussi par familles entières pour s'établir dans les campagnes du Nouveau Monde, Etats-Unis et Canada, où ils défrichent des terres achetées à bas prix.

En Amérique

Pour se livrer au commerce, les juifs, eux, choisissent de préférence les villes. Les fils du vieux Moïse (personnage du Blocus) dont j'ai déjà parlé, habitent la ville de Catskill, au nord de l'Etat de New-York, où ils font le commerce de peaux. Leurs affaires sont si florissantes qu'au bout de trois ans ils peuvent dire qu'ils «jouissent de la considération de la ville et des environs»⁽¹⁶⁾.

16) Voir note 7 *supra*.

Mais, on l'a vu, c'est vers la Californie que se dirigent presque tous les Phalsbourgeois. Au début de ce siècle, une brochure publiée à l'occasion de l'exposition universelle de Paris décrit le pays comme « une contrée bénie du ciel »⁽¹⁷⁾. Dans le vocabulaire courant, le mot Californie est toujours synonyme de prospérité et d'abondance. Lorsque les jeunes émigrants de Phalsbourg font le voyage, l'Etat n'existe en tant que tel que depuis quelques années (son entrée dans l'Union date de septembre 1850). La Californie c'est, pour ainsi dire, l'Amérique de l'Amérique. Par la magie de l'or, San Francisco, une misérable bourgade de pêcheurs en 1848, se trouve élevée au rang de grande ville en quelques mois.



*Vue de San Francisco vers 1850
(Musée des Familles, février 1850)*

C'est dans cette cité grouillante et cosmopolite que les juifs de Phalsbourg feront leur chemin, grâce à leur infatigable industrie. Ce ne sont pas à proprement parler des quarante-neuvarde en quête d'un pactole facile qu'ils ramasseraient dans les rivières de Californie. Ils deviendront des hommes d'affaire... Dès l'époque de leur installation, et d'une manière générale, la présence française aux Etats-Unis se réduit chaque jour davantage, ce que les voyageurs de la fin du XIX^e siècle et

17) *Californie, Illustrations pour l'exposition de Paris, 1900.*

du début de celui-ci sont unanimes à reconnaître et à déplorer. Même dans les bastions traditionnels que sont la Louisiane et Saint-Louis du Missouri, l'influence des colonies françaises cède le pas à une rapide américanisation. En 1876, un auteur explique le phénomène : «L'émigration française aux Etats-Unis, écrit-il, est en nombre, comme une goutte de vin dans une barrique d'eau colorant, l'espace d'une seconde, le point où elle tombe pour ne laisser bientôt plus trace de son passage»⁽¹⁸⁾. Quarante ans plus tard, un autre voyageur constate : «Il n'y a plus de Français nulle part, ou si peu, ou si humbles ! Exception faite cependant pour San Francisco où la colonie française est nombreuse, prospère, honorable, influente». A cette époque, le début du siècle donc, la ville compte à peu près 8.000 Français... sur une population de 400.000 habitants. Au cours d'un bref séjour, le journaliste Jules Huret y rencontre «des Français qui tiennent des situations très en vue dans les affaires, (entre autres) MM. Raphaël et Sylvain Weill»⁽¹⁹⁾.

Avec leur frère aîné Alexandre, dont une rue de Phalsbourg porte le nom, les Weill sont les figures les plus connues de cette vivante colonie française. Ils sont banquiers et marchands. Une touchante photographie prise en 1880 représente Alexandre et son fils Daniel entourés de tous les Phalsbourgeois de San Francisco, les hommes seulement, 25 personnes au total. Je ne me lancerai pas dans une biographie détaillée de ces personnages; je me bornerai, pour conclure, à signaler l'attitude exemplaire de ces Français du bout du monde au moment des événements tragiques de 1870 et 1871. Avec leurs épouses, ils organisent ventes aux enchères et collectes, dont le produit est expédié en France au gouvernement de la Défense Nationale. Plus tard, lorsque la défaite est consommée, c'est une communauté toujours solidaire qui opte, en bloc, pour la France en mai 1872, témoignant ainsi de son attachement indéfectible à la lointaine patrie; une communauté qui célèbre comme il se doit le retour des provinces perdues dans le giron de la république, en 1919. Une belle leçon de fidélité à un pays qui, il faut le reconnaître, n'avait pas fait grand chose pour les retenir, au contraire...

Camille MAIRE

18) Xavier EYMA, *La vie aux Etats-Unis*, Paris, 1876, p. 18.

19) Urbain GOHIER, *Le peuple du XX^e siècle aux Etats-Unis*, Paris, 1903, p. 264.